

L'ÉTERNELLE ROMANCE

Par AIMÉ PLAMONDON

Quelques-unes des voix qu'on entend monter des profondeurs du parc, un soir merveilleux de fin d'août, à l'instant où les couples se décident, à regret, à regagner la ville.

L'AMOUREUSE.— C'est donc de valeur, va encore falloir s'en aller. Il doit bien être proche de minuit. C'est certain que maman va me disputer encore parce que je rentre trop tard, et le père aussi va me faire le diable.

L'AMOUREUX.— Laisse donc faire, est-ce que ça vaut pas la peine de manger quelques petites bêtises pour avoir une belle soirée comme on en a une, ce soir, avec la lune qu'est grosse comme une maison, les étoiles qu'on peut pas compter et tes yeux qui sont bien plus beaux que tout ça ensemble ?

L'AMOUREUSE.— Tais-toi donc, flatteur. Tu m'aimes donc ?

LUI.— Je te crois. D'ailleurs ça fait deux cents fois que je te le dis ce soir. Encore un petit baiser, rien qu'un.

ELLE.— Encore un, ça va être le deux cent-unième parce que je t'en ai donné un à toutes les fois que tu m'as dit que tu m'aimais. T'es toujours pas raisonnable.

LUI.— On dirait que tu les regrettes.

ELLE.— T'es bête. Prends-en donc deux, prends-en donc dix Tu sais bien que j'aime encore ça plus que toi. Ça pas de bon sens.

(Bruit de baisers. Les voix s'apaisent de ce côté.)

(D'autres voix venant de l'autre côté.)

ELLE.— Oui, mon cher ami, l'amour est certainement une fleur merveilleuse, radieuse et mélodieuse, qu'on effeuille lentement, doucement, tendrement, pétale par pétale, jusqu'à ce qu'il ne nous reste que la tige desséchée entre les doigts.

LUI.— Mon Dieu que vous parlez bien, m'am'selle Hortense, moi, réellement, ça me gêne de vous répondre, parce que je me trouve si peu instruit à côté de vous qu'êtes si savante, et vraiment, je me demande comment vous avez fait pour vous amouracher d'un pauvre diable comme moi.

ELLE.— Mais, mon cher ami, vous ne savez donc pas que l'infini me tourmente, et que j'en ai vu dans vos yeux les lueurs annonciatrices, et que j'ai lu en votre cœur tous les secrets de la grande passion, tous les mystères qui confrontent les pauvres humains sur cette misérable terre ?

LUI.— Plus ça va plus c'est beau, et je vous assure, mam'selle Hortense, que si on se marie comme je l'espère, vous disposerez comme vous voudrez de mon petit avoir pour faire imprimer, avec votre portrait, le beau volume où vous avez écrit toutes ces belles choses dont vous me parlez tous les soirs depuis six mois.

ELLE.— Oui, mon cher, je serai votre muse fidèle, celle dont les ailes toujours grandes ouvertes enserrant les montagnes et transportent dans les airs des trésors de beauté et d'amour, pour les laisser tomber un peu partout, afin que le monde connaisse enfin la joie, le repos, le contentement et le bonheur. Je serai à vos côtés une Égérie nouvelle qui vous poussera vers la terre promise, la terre des miracles où sont les immortels, et qui vous fera entrer de plein pied dans la grandeur d'une destinée symbolique et incommensurable. (*Changeant de ton subitement*) : Vous m'assurez qu'à part votre maison de la ville et votre terre à la campagne, vous avez \$25,000 de prêtées ?

LUI.— Oui, mam'selle Hortense, et ils sont à vous jusqu'à la dernière cent pourvu que vous me disiez tout le restant de mes jours les belles choses que vous me racontez là. Après des veillées comme ça, vous savez pas comme je dors bien toute la nuit, même je rêve plus jamais à rien ni à personne.

ELLE.— Nous ferons ensemble le rêve grandiose et immense d'une existence consacrée à la glorification du beau. Et nous passerons notre temps à répandre à pleines mains sur tous, avec une munificence féérique, les bienfaits de nos grandes pensées et de nos désirs insatiables. Voyez donc les étoiles : Orion, Vénus, la Vierge, Cassiope, la Grande-Ourse, la Petite ! !

LUI.— Mam'selle Hortense, si vous voulez on va s'en aller tranquillement, parce que v'là le "serein" qui commence à tomber et moi j'ai peur que mon "astre" me reprenne.

ELLE.— Adieu, ô lune enchantresse, nous te reverrons.

(La voix baisse.)

(D'un autre coin du parc montent deux autres voix.)

IRÈNE.— Maintenant, mon chéri, il faut nous dire adieu. Mon absence a trop longtemps duré. Le chauffeur va être chez mon amie Mariette dans quelques instants, il faut que je rentre.

JEAN.— Oui, adieu ! Il va donc falloir que je plonge pour la dernière fois mon regard embué de larmes dans vos yeux merveilleux. Il va falloir, Irène, que j'appuie une dernière fois mes lèvres sur vos doigts si mignons, si blancs, si frêles, où les bagues ont l'air honteuses, tant elles se sentent pauvres et petites. Et dans quelques jours, ce sera fini à jamais de nous deux, du rêve si beau, si noble, si pur, que nous avions fait.

IRÈNE.— Hélas, Jean, il le faut, il le faut. Mon père exige ce mariage, qui doit consolider définitivement sa fortune. En alliant nos deux familles, son industrie sera pour jamais à l'abri des hasards et des dangers d'une redoutable compétition. Son rival le plus dangereux met sa main dans la sienne, c'est la paix signée. Pour assurer cette paix, il fallait un gage. Il paraît que ce gage c'est moi. Pourrais-je refuser ?

JEAN.— Oui, votre père vous sacrifie gaiement à sa fortune, à sa soif insatiable des honneurs et de la puissance, il vous donne comme on livre une liasse d'actions au pair, en échange d'un gros profit, de l'assurance de dividendes rémunérateurs. Et moi qui pourtant aurais tout fait pour l'aider, pour le défendre, il me semble, Irène, qu'il aurait dû tenir compte un peu plus de mon cœur et du vôtre.

IRÈNE.— Mon pauvre ami, les hommes d'affaires ne sauraient s'occuper de ces vêtilleries qu'on nomme l'amour, le cœur. Je ne suis devant eux qu'une petite fille qui peut servir de trait d'union entre deux fortunes, entre deux capitaux. Vous n'êtes qu'un jeune, plein de talent, d'ambition, de bonne volonté, mais...

JEAN.— Mais pauvre. Dites-le, Irène, n'ayez pas peur. Le mot ne m'effraie pas, moi, car il est propre, il est digne d'un honnête homme. Parce que je n'ai pas d'argent, on me brise comme un roseau inutile, on me jette au rancart, on vous arrache à jamais de mes bras. Mais qu'on prenne garde, un jour peut-être viendra où la fortune m'ayant souri, je pourrai peut-être rendre avec usure le mal qu'on me fait aujourd'hui.

IRÈNE.— Vous ne ferez pas cela, Jean, je le sais.

JEAN.— Et pourquoi, je vous prie ?

IRÈNE.— Parce que vous m'aimez, que je vous aime, et que vous voudrez toujours rester digne du beau grand rêve que nous aurions voulu vivre ensemble. Lutez, mon chéri, soyez victorieux. Triompez, mais restez toujours, dans votre victoire, digne de celle qui aurait tant voulu être vôtre.

JEAN.— Pardon, Irène, pardon. Je vous jure que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Mais que voulez-vous, je vous aime !

IRÈNE.— Et moi de même. Adieu Jean, venez vite, il est déjà trop tard.

(Les voix se taisent.)

Et tout s'endort dans le parc aux ombres parfumées. Tout à l'heure, sans doute, Cupidon viendra danser dans un rayon de lune, en agitant son carquois vide. Il peut être satisfait de la journée, et attendre patiemment le moment de recommencer, demain, ses ravages dans le cœur des pauvres humains.

Aimé PLAMONDON.

AUX EXAMENS.— *Le professeur.*— Comprimer, c'est rapetisser ; étendre, c'est agrandir. Ainsi : le froid comprime et la chaleur agrandit.

Ces deux phénomènes ne peuvent se produire en même temps sur le même objet.

L'élève.— Je vous demande pardon, monsieur, il y a des choses qui, plus on les comprime, plus elle s'agrandissent.

— Ah ! vraiment, nommez une de ses choses.

— Les dettes, monsieur !

UN BON MOTIF.— Jouons au tennis ?

— Impossible, le filet est rompu.

— Tant mieux ! Ce vilain filet est dans mon chemin quand je joue !